

## ESSAI DE CLASSEMENT DES VILLAGES BÉTI

---

(la diversité des villages en fonction de leur degré de "développement")



L'observation du "tout" social des villages Béti et l'utilisation que nous devons en faire (1) nous ont conduit à étudier les différents types de villages que l'on rencontre à travers la situation générale et la dynamique sociale (et plus spécialement féminine) qui les animent.

Les événements et changements qui affectent les structures villageoises se situent à des moments de l'histoire locale et nationale. La rencontre et les réactions de la population, sa réceptivité ou sa résistance aux impulsions venues du dehors entraînent le village dans un changement continu de ses modes de penser, d'être, et surtout d'agir, ou stabilise ses structures, les modes d'être et d'agir traditionnels conservant le groupe villageois dans une situation plus ou moins grande de stagnation.

Nous avons abordé les villages Béti du point de vue plus spécialement sociologique; les données géographiques s'avèrent donc insuffisantes pour permettre à cette "typologie" de correspondre au "tout" villageois.

D'autre part, le choix des villages n'a pu être exhaustif. En effet, dans chacune des principales ethnies BETI-PAHOUIN : les Ewondo, Eton, Enoah, Manguisa, Mvélé, Béné, nous avons choisi, en fonction des critères susceptibles d'influencer la stagnation ou l'évolution du groupe villageois, un village en situation permanente de transformation et un village en situation apparente de stagnation.

- 9 villages Béti-Pahouin et
- 2 villages Bassa ont ainsi été étudiés.

il se peut donc que d'autres types de villages existent dans cette région, que nous n'avons pas rencontrés.

Nous avons classés les différents degrés d'évolution du groupe villageois en fonction des critères suivants :

- 1 - Histoire du village et des clans installés dans le village
- 2 - Critères géographiques et technologiques
  - a) Situation géographique du village
  - b) Distribution géographique de l'implantation des villageois
  - c) Modes de faire valoir

---

(1) afin de pouvoir étudier l'influence des femmes sur l'évolution des structures sociales. ../

3 - Population

- a) démographie
- b) situation matrimoniale

4 - Les niveaux de vie5 - La société villageoise

- a) Organisation sociale du groupe villageois
- b) Dynamisme des structures (traditionnelles et modernes)
- c) Structure familiale
- d) Rôle et place des leaders
- e) Les groupes
- f) L'individu

6 - Niveau intellectuel des villageois7 - Religions des villageois

L'étude de ces critères semble dégager 3 types de villages, qui correspondraient à 3 phases dans le processus de l'évolution villageoise.

1°) Village en situation plus ou moins grande de stagnation

- qui subit les contre-coups négatifs du développement urbain, par rapport à une zone rurale défavorisée, isolée, loin des routes fréquentées, du marché, des écoles, du dispensaire, des moyens de communication, de la Mission :  
exemple : Mveng-Menguéné (ou Essaboudou) (Mvélé).
- qui refuse toute insertion dans des structures nouvelles depuis de longues années : exemple: Nkolondongo (Eton);
- ou a conservé son ancien cadre géographique, social et économique par le fait de son isolement ... loin des routes (voies de colonisation) et des centres de diffusion. Exemple: Sibongo (Bassa), Nkol Awono (Engab, du bord de la Sanaga).

2°) Villages en cours d'évolution (de transformation) par leur situation géographique, économique et politique, etc... :

<u>lonte</u>	Bikué	(Mvélé)
	ex : Msen Menduga	(Manguisa)
	Abogo	(Enoah)

<u>accélérée</u>	ex.	Nkoudandeng	(Eton)
		Nkolo	(Manguisa)
		Mékinébodo	(Eton)
		Nkonjok I	(Bassa)

### 3°) Villages soumis depuis longtemps aux avantages de l'évolution économique, sociale et culturelle

Cette phase concernerait les villages installés le long des anciennes pistes de migration (vers la Mer ou vers le Gabon), fondés sous l'occupation allemande (entre 1900 et 1916 (1) et situés dans une région en période (passée ou présente) d'expansion agricole, économique et culturelle. Exemple: Ekombitié (Béné).

A travers **les** différents critères qui les situent, nous présenterons en conclusion chacun des types de villages que nous avons rencontrés, en rappelant qu'ils ont été considérés d'un point de vue essentiellement dynamique.

Nous considérerons chaque critère dans sa variabilité et ses diverses influences sur les villages, influence-frein ou influence-accélétratrice de la dynamique dans sa totalité.

Chaque type de village sera repris rapidement dans la conclusion, en vue de caractériser les divers "états" de stagnation ou d'accélération dans le changement, et leurs conséquences sur "le phénomène social total" du village.

#### 1 - L'histoire du village

L'histoire du village et du (ou des) clans qui y sont installés a souvent une influence sur la "situation" du village.

Dans les villages en situation plus ou moins grande de stagnation, la coexistence d'un clan dit "Seigneur" et d'un clan dit "esclave", le repli du groupe à l'intérieur des terres à la suite des regroupements forcés le long des routes, le refus d'obéir aux envahisseurs allemands, puis français, d'accepter la restructuration des micro-sociétés (instauration des Chefferies), etc... expriment souvent un désir de se faire reconnaître en tant que groupe capable de se gouverner, un refus de s'abaisser devant une autorité qu'ils ne reconnaissent pas.

Ces attitudes sont souvent à l'origine du retard économique, culturel, agricole de ces villages.

Dans les villages en cours d'évolution, la conquête des terres par un clan "fort", la défense du terrain contre les tribus voisines, la participation des jeunes, puis de tout le (ou les) sous-clans au regroupement des "dzal" familiaux, le long

---

(1) à l'époque des regroupements de villages le long des pistes de migration ou de commerce; à l'époque également où les Allemands essayaient de stabiliser les Bédi-Pahouin en encourageant la culture du cacao. ..

des pistes de commerce et de migration, leur acceptation de suivre le cours inévitable des événements, la scolarisation, l'introduction des nouvelles cultures dont le cacao, l'implantation des marchés, etc... la participation active de quelques membres du village aux guerres allemandes ou françaises, à l'instauration des Chefferies, à l'organisation administrative, ont provoqué une ouverture psychologique au changement dont l'influence s'est étendue petit à petit au groupe tout entier, mais surtout aux membres les plus jeunes du groupe. Le degré d'évolution (lente ou accélérée) dépend alors du degré de participation en même temps que du degré de résistance des membres les plus avantagés dans la structure ancienne..

Dans les villages soumis depuis longtemps au changement, le degré d'évolution est dû au rythme du changement et au degré de participation du groupement villageois. Prenons Ekombitié, village Béné. Il fut fondé vers 1910 par un clan installé à la suite de multiples migrations à Zoa Toupsi, près des actuelles terres Enoah, et au bord d'une piste de migration vers la mer. Il répondait à l'essai de regroupements des familles le long des pistes, lancé par les Allemands qui, dès leur installation en pays Béti-Pahouin, essayèrent de stabiliser les groupes. Vers 1926, la création de la route Mbalmayo-Sangmélima provoque petit à petit le déplacement du village vers Mbalmayo, pour s'installer le long de cette nouvelle voie de commerce.

La participation aux événements qui affectent leur région et transforment la structure sociale en même temps que l'économie et toute la vie des gens, s'avère comme l'un des signes de l'évolution villageoise.

## 2 - Situation géographique du village

L'implantation villageoise, le mode de regroupement, le mode de faire valoir, la structure de l'habitat, indiquent souvent l'importance de la dynamique villageoise.

Dans les villages en situation apparente de stagnation, les regroupements par nda-bot (famille étendue) ou par clan sont souvent retirés à l'intérieur des terres, loin des routes - axes de communications entre les villos ou les centres-marchés. Ils se situent le long ou à l'extrémité de pistes (parfois anciennes pistes de migrations qui passent par le faite des collines afin de voir venir les éventuels ennemis et tout étranger). Isolés, au bout de pistes impraticables pour les voitures et les camions, les villages sont éloignés des centres de diffusion de 8 à 20 kms: école primaire à cycle complet, Mission, Dispensaire, Marchés, Centre Administratif, et de 40 à 90 kms des hôpitaux, écoles secondaires ou techniques, et de Yaoundé, la Capitale et seul vrai centre urbain en région Béti, où les ruraux constatent l'existence d'éthos différents du leur.

L'éloignement et le coût des moyens de communication pour se rendre à Yaoundé, au Centre Administratif ou sur les marchés pour y écouler les produits agricoles sont aussi des facteurs de stagnation.

Dans les villages en cours d'évolution, le peuplement reste le plus souvent familial, le père étant entouré des cases de ses frères et fils mariés; mais au lieu d'être dispersé par familles sur les terres où le peuplement est plus dense, les cases sont plus rapprochées de chacune d'entre elles, une haie d'hibiscus ou quelques buissons marquent la limite de la vie familiale. (1)

Alors que la cuisine de la femme, lieu de son habitation, grenier et lieu de préparation de la nourriture, continue à se situer derrière l'abaà, la maison des hommes, deux variantes apparaissent dans les villages en "cours d'évolution": avec l'aide de leur époux, quelques jeunes femmes aménagent leur cuisine (avec des matériaux locaux), quelques hommes installent une douche, lieu de toilette de la famille, derrière la maison et en plein air; enfin, la maison des hommes connaît des transformations dans sa présentation.

Le village est linéaire ou en croix le long d'une ou deux pistes importantes, où passent fréquemment des étrangers, des voitures et des camions. La taille du village varie entre 1 km 500 et 6 kms. La distance des différents centres de diffusion (marchés, écoles, dispensaire, Mission, Centre Administratif) varie entre 1 et 10 kms (avec une exception: 18 kms), Yaoundé et l'hôpital sont à une distance de 10 à 90 kms.

Les moyens de communications (le car) passent dans le village ou non loin du village (2 à 4 kms); ils facilitent les contacts avec la ville et le transport des produits à commercialiser vers les marchés.

Dans les villages soumis depuis de longues années au changement, le peuplement s'individualise; les familles regroupées le long de la route sont séparées par foyers dont la vie s'individualise. Les hommes de la famille n'habitent plus l'abaà, la même maison; chacun, dès qu'il est marié, s'installe avec sa femme et ses enfants dans une case isolée des autres par une haie d'hibiscus. La cuisine n'est plus derrière la maison principale mais à côté. L'évolution du rôle des femmes dans le groupe s'exprime ici dans le sens d'une plus grande coopération avec les hommes, une élévation de son statut, et une reconnaissance par les hommes de leur importante action économique, lorsqu'on considère la taille croissante de la place réservée dans la cuisine aux produits destinés à être commercialisés (arachides à Ekombitié).

Le peuplement est moins concentré, en raison de l'individualisation de la vie familiale, que dans les villages de la catégorie précédente. Il s'étale sur 5 à 8 kms.

.. /

(1) - Dans ces villages quelques foyers "déviant" (1 ou 2) se sont détachés du lignage pour aller s'installer au bout du village, loin des critiques familiales, ou au milieu des cases d'une autre famille, un peu en arrière à l'intérieur des plantations. On trouve aussi un neveu venu s'installer près de son oncle maternel, à l'abri, loin de l'autorité de ses pères, ou à la recherche de terres vierges pour y faire ses plantations.

La densité de population s'accroît par rapport aux villages en stagnation, elle varie entre 14 et 60 habitants au km<sup>2</sup>.

Là où les routes (ou pistes) qui traversent le village sont de grande importance économique, des voitures, camions, cars traversent fréquemment le village. Les habitants ont l'habitude de converser avec des étrangers et sont ouverts aux changements depuis de longues années. Ils peuvent se rendre au Centre Administratif, souvent marché, à Yaoundé, sans difficulté (1), les cars passant 8 à 10 fois par jour dans les deux sens, dans leur village. Les femmes dont les revenus sont plus grands que dans les villages éloignés des routes, des marchés et des autres moyens de diffusion, peuvent facilement transporter par le car les produits qu'elles souhaitent vendre au marché.

Les différents centres de diffusion sont facilement accessibles, la route étant praticable toute l'année; certains (l'école) se trouvent dans le village ou non loin du village: 3 à 7 kms.

Structure agraire et mode de faire valoir - Dans la plupart des villages de toutes les catégories la structure agraire est collective: les terres appartiennent au lignage majeur, le nda-bot, et sont donc réparties autour du village en trois, quatre ou cinq lots, selon le nombre de lignages majeurs installés dans le village. Le Ntol-Mot, aîné de la famille ne peut ni les céder à un étranger, ni les vendre. Lorsqu'un homme du Mvog désire faire une plantation ou agrandir la sienne, il choisit une parcelle vierge (là où il reste de la place) et la met en valeur sans avoir besoin de l'autorisation du Ntol-Mot. Le fait de la mise en valeur donne au premier occupant un droit de culture sur la parcelle, droit qu'il perd au bout d'un certain nombre d'années (calculé par rapport au temps de jachère) s'il ne cultive plus. Dans quelques rares villages, des jeunes frères à la mort de leur père se partagent les terres et, devant notaire, font enregistrer leur droit de propriété.

Le droit de culture de chaque individu entraîne la parcellisation des terres dans les villages de forte densité, qui correspondent souvent aux villages "en cours d'évolution", comme chez les Manguisa et parfois chez les Eton. Par contre, dans les régions peu peuplées, comme chez les Mvélé, les terres de chaque famille et les plantations de chaque individu ont le plus souvent d'un seul tenant. Les terres sont vastes et 28 % seulement du sol sont mis en valeur, tandis que dans les Arrondissements de Saa et d'Obala (Manguisa et Eton 70 à 120 % du sol sont cultivés chaque année (2). Dans ces sous-régions à faible densité et faible occupation du sol, où en conséquence la terre est riche, le gibier et les poissons abondants, le rendement de l'agriculture est contradictoirement faible, et les planteurs peu soucieux de mettre en valeur leurs plantations. C'est dans ce contexte que se situent les villages "en stagnation".

---

(2) Cela signifie que le temps de jachère n'est plus respecté et que le système amène donc une rapide dégradation des sols.

(1) Les femmes vont plusieurs fois par an à Yaoundé, plusieurs y ont fait des séjours, alors que dans les villages "en stagnation", seules les jeunes connaissent la capitale, et, dans les villages en cours d'évolution, selon la distance 40 à 90 kms, les femmes s'y rendent de 1 à 3 fois dans leur vie (90 kms), à 1 à 2 fois dans l'année. Nous avons pu remarquer, d'après le témoignage des femmes, que seules celles habitant les villages du type 3 ont tiré quelque profit de ces brefs passages à Yaoundé.

Cultures riches (cacao, palmier à huile) et cultures vivrières se retrouvent dans tous les villages de la zone Béti. Quelques essais de cultures nouvelles: poivriers, etc... varient selon le type de village, ainsi que le rendement des divers produits, spécialement le cacao.

La houe et la machette sont à peu près les seuls instruments utilisés par les villageois. Le pulvérisateur utilisé pour sulfater les cacaoyers, dans les villages de la première catégorie n'est manié que par les équipiers du SEMCENTRE (Coopérative d'Etat), les villageois ne semblant même pas s'occuper de ces agents du Gouvernement qui passent dans leurs plantations pour traiter leurs arbres, tandis que dans les villages en cours plus ou moins accéléré de changement quelques paysans possèdent des pulvérisateurs et les manient eux-mêmes. Dans ces derniers villages, les plus hardis font des plantations témoins, employant des méthodes nouvelles (2 ou 3 par village pour le type 3), tandis que dans les villages en stagnation ces essais sont dédaignés. L'ambition des planteurs se porte plus sur la taille de la plantation que sur son rendement, le but pour eux n'étant pas de devenir plus riches mais d'acquérir un "pouvoir" plus étendu. Dans ces villages isolés et sans grand dynamisme, les cacaoyères mal entretenues perdent chaque année de leur valeur.

Chez les femmes la quantité de produits vivriers produits et consommés ou vendus ne varie qu'en fonction des bouches à nourrir et de la possibilité de commercialiser les excédents. Ainsi, dans les villages en stagnation, comme à Mveng-Menguéné et Nkolondongo, les femmes n'augmentent pas leurs plantations et y travaillent peu car, le marché étant trop loin et les produits s'y vendant mal, les paysannes n'ont aucun intérêt et beaucoup de difficulté à s'y rendre. Les excédents doivent être détruits au village. Il ne saurait donc pour elles être question d'améliorer les techniques de culture. Par contre, dans les villages proches des marchés ou des moyens pour s'y rendre, les femmes sont naturellement encouragées à produire plus et plus vite, afin de pouvoir faire d'autres travaux. On voit alors dans ces villages (en cours d'évolution) les femmes s'organiser par petits groupes de 3 à 7 personnes pour faire en commun leurs champs et vendre ensemble certains de leurs produits, comme l'huile de palme et les palmistes. Dans les meilleurs des cas, le temps ainsi économisé (1) est utilisé pour coudre, nettoyer la maison, apprendre à parler et à lire le Français, à soigner les enfants.

Dans les villages de type 3, comme à Ekombitié, l'organisation féminine du travail s'individualise. Les femmes, les meilleures productrices d'owondo (arachides), de bananes, travaillent seules leurs champs, ne voulant livrer leur secret à aucune de leurs voisines. Elles vont vendre elles-mêmes et seules (par le car ou un camion qu'elles louent) leur récolte, en deux ou trois fois, à Mbalmayo, ou à Yaoundé. L'une d'entre elles va jusqu'à Douala. Pour commercialiser leurs produits, elles essaient de choisir des périodes où la demande est forte, l'offre faible. C'est la raison qui conduit une femme de 50 ans à Douala (pour y vendre des arachides, qui valent beaucoup plus cher qu'à Yaoundé).

---

(1) à Nkolo, un groupe de femmes arrive à faire en 3 matinées ce que chacune séparément cultivait en 6 jours.

Dans les villages "en cours d'évolution", nous avons assisté au passage régulier du Moniteur et du Conseiller agricole. Dans les villages les plus importants démographiquement, le conseiller agricole habite et dans la plupart le moniteur fait des cours environ une fois par mois. Dans les villages de la 3e catégorie, villages soumis depuis longtemps à l'évolution, le conseiller agricole fait une fois par semaine, l'après-midi, un cours aux hommes et un cours aux femmes. On peut remarquer que le conseiller et le moniteur agricoles habitent loin des villages "en stagnation". Il n'y passent que très rarement (1 fois tous les trois mois). Peu connus des villageois, ils sont peu sollicités et, sans doute, peu encouragés à forcer l'intérêt des paysans. Quel que soit leur degré de dévouement à la cause paysanne, le peu de crédit que les villageois font aux nouvelles pratiques culturelles et aux innovations en général, ne pourrait guère rendre utiles les conseils du moniteur.

Dans les villages "en cours d'évolution", les innovations agricoles dépendent du niveau scolaire des paysans (leur degré d'ouverture), de l'action éducative du moniteur et du conseiller en agriculture, de la distance des terres par rapport au village. Ainsi, à Ekombitié, village Béné considéré comme du type 3, les terres du village sont à 1 h 1/2 de marche, car elles sont sur l'ancien emplacement du village. Les innovations sont plus difficiles, car elles demandent souvent plus de soins et donc plus de temps de présence du paysan. Cela ne lui est pas toujours possible, surtout quand la migration des jeunes vers la ville laisse seuls les hommes et les femmes âgées au village. Par contre, dans les villages comme Nkolo, Bikué, Mékimébedo, où les terres des villageois se trouvent autour du village, les plantations-témoins, les poivrières, arrivent jusque sur le bord de la route. Le paysan les a constamment sous les yeux. Dans tous les villages "en cours d'évolution", quelques essais d'étang, de poulailler, d'enclos, pour l'élevage des porcs sont faits par les éléments jeunes avec l'aide d'un ou deux amis (car il faut une mise de fonds).

La taille moyenne de l'exploitation varie, non seulement en fonction de l'évolution du groupement villageois, mais également de la situation matrimoniale du Chef d'exploitation, des bouches à nourrir, de l'autorité du Chef de famille et de la richesse du terroir.

Dans les villages en stagnation apparente, l'autorité des anciens sur le groupe familial comme sur les biens "riches" reste puissante, et celle des jeunes générations nulle. La taille des exploitations reste traditionnelle: 2 ou 3 grandes exploitations de 10 hectares lorsque le Chef ou les leaders sont de riches polygames, et quelques unes de deux hectares. Les jeunes gens sont souvent partis en ville lorsqu'ils ne sont pas mariés et n'ont pas assez de terre, ou que leur cacaoyère ne rapporte encore rien.

Dans les villages "en cours d'évolution", la taille moyenne des exploitations, écrivait M. MARTICOU, en 1962, est de 2 ha et demi, avec une ou deux grandes exploitations pouvant aller jusqu'à 10 ha pour les Chefs de famille. L'exploitation étant divisée comme suit (1) :

---

(1) Nyong et Sanaga : 25 % pour cultures vivrières, 10 à 15 % plantations mixtes (cacao plus maïs, etc..), 64 % pour cacaoyères. ../



- superficie moyenne en cultures vivrières ..... 62 ares,
- superficie moyenne cultivée en plantations (cacao) 164 ares,
- superficie moyenne défrichée annuellement ..... 39 ares.

La taille moyenne des plantations est de 91 ares, mais 50 % d'entre elles (celles qui se situent dans les régions de forte densité démographique) ont moins de 65 ares.

La taille des exploitations varie également en fonction du nombre de femmes qui peuvent travailler et des bouches à nourrir.

Dans le Nyong-et-Sanaga en 1962, M. MARTICOU note que la surface moyenne exploitée varie comme suit :

! Monogames !	! Polygames !	! Célibataires !	! Célibataires !
! 230 ares !	! 296 à 719 !	! hommes !	! femmes !
! !	! ares !	! 169 ares !	! 123 ares !

Si la taille des exploitations varie peu selon le degré d'évolution des villages, par contre le pourcentage d'occupation du sol varie grandement.

Dans les sous-régions où nous avons rencontré des villages "en situation de stagnation", la densité du peuplement est en corrélation étroite avec le niveau d'évolution du village et le pourcentage d'occupation du sol.

Ainsi à Nyeng-Menguémé, qui se situe dans l'arrondissement d'Essé qui se dépeuple chaque année (3,5 à 5 personnes au km<sup>2</sup>), seuls 28 % du sol sont mis en valeur. D'autre part, la dénatalité, la stagnation économique, le mauvais état des pistes, etc... n'incitent pas le paysan à travailler pour gagner plus. Aussi les surfaces mises en valeur perdent chaque année de leur valeur.

Par contre, à Mékinébodo, à Nkolo, villages qui se situent dans l'arrondissement de Saa au peuplement dense (49 à 60 personnes au km<sup>2</sup>), les surfaces mises en valeur représentent 70 à 120 % d'occupation du sol.

### 3 - Population

Dans les villages en stagnation, on remarque que la population totale baisse régulièrement depuis quelques années. Cette baisse démographique correspond au mauvais état de santé des enfants et des adultes, à l'extension des maladies vénériennes (80 à 90 % des adultes sont atteints), l'âge moyen de survie, la mortalité infantile (2 enfants sur 3, 4 meurent entre 0 et 1 an).

En conséquence le pourcentage des enfants par rapport aux adultes baisse d'année en année, laissant prévoir un avenir sombre: 68 % d'adultes et 32 % d'enfants (au lieu de 39 et 42 dans les villages en pleine expansion). Dans les villages "en cours d'évolution", on remarque que la population totale augmente chaque année. En général, la population est entièrement autochtone; cependant dans quelques villages "en expansion", on trouve quelques ouvriers agricoles itinérants. Ils sont considérés comme des étrangers, et quelques villageois (comme à Mékimébodo, chez les Eton) les appellent les "esclaves". Ils circulent dans tout le Sud Cameroun. Chez les Eton et les Manguisa, on trouve ainsi des Babouti. Ils viennent travailler chez les grands planteurs (les Chefs de famille) à l'époque des gros travaux et partent le travail terminé. Ce sont généralement des célibataires. Ils sont peu nombreux, 3 ou 4 dans les villages où les grands planteurs ont besoin de leurs services.

Parmi la population fixe, dans les villages où il y a beaucoup de terres, qui correspondent le plus souvent aux villages en "stagnation", ou en "évolution lente", on trouve un ou deux jeunes hommes mariés venus s'installer chez un oncle maternel, et qui ne sont pas du clan.

C'est dans les villages les moins peuplés: 3,5 à 5 habitants au km<sup>2</sup> (Mveng-Menguémé, chez les Mvélé) que l'évolution est la plus lente; alors que dans les villages où la densité de population est très forte (30 à 60 habitants au km<sup>2</sup>) (60 à Nkolo chez les Manguisa, 49 à Mékimébodo chez les Eton), la dynamique villageoise est activée par la nécessité de produire le maximum dans le minimum de surfaces.

La structure de la population par âge et par sexe révèle également le dynamisme villageois; cependant l'exode des jeunes en ville pour y faire des études ou pour y chercher du travail peut fausser toutes les observations. De nombreux Manguisse partent chercher du travail en ville parce que la terre manque dans la région de Saa; la même migration atteint les Mvélé, mais pour une autre raison. Ils ne veulent plus rester au village où les anciens sont encore les maîtres et n'ont guère le courage de travailler la terre, alors que la population féminine et masculine est découragée par la mauvaise organisation de la commercialisation des produits.

Villages en stagnation, comme villages en évolution connaissent donc le même pourcentage de migration des jeunes vers les villes.

Situation matrimoniale - La situation matrimoniale des villageois illustre assez bien le niveau d'évolution des villages. Ainsi dans les villages où le niveau économique de la majorité des hommes est très bas, où l'autorité des anciens, du Chef de famille est puissante, le pourcentage des hommes célibataires, des femmes non mariées, la mobilité du mariage sont beaucoup plus importants que dans les villages en expansion, où les jeunes ont quelques initiatives techniques en agriculture. On remarque également que la dot est d'autant plus élevée que le village est stagnant. Elle oblige dans ces villages un nombre croissant d'hommes jeunes au célibat, tandis que les pères ou les frères intéressés sont d'autant plus inflexibles et exigeants que leurs revenus sont bas et leur goût du travail en plantation freiné par la mauvaise organisation de l'infrastructure.

V I L L A G E S	Hommes mariés	Femmes mariées	Hommes célibataires	Femmes célibataires	Veuves	Nombre de femmes coutumières	Nombre de polygames
<u>Type 1</u>							
Mveng-Menguéné (Mvélé)	126/200 63 %	190/286 59,3 %	74/200 37 %	70/286 21,8 %	60	138	32 25 %
Nkolondongo (Eton)	87/169	63/189	27/169		23		7
<u>Type 2-L</u>							
Bikué (Mvélé)	101/280	139/338	179/280	47/338	91	94	24
Nsan Menduga (Manguisa)	/307	/396	20 %				au moins 150
Ebogo (Enoah)	59/84	80/96	2584	16/96			15
<u>Type 2-A</u>							
Nkolo (Manguisa)	/608	/687					
Mékimebodo (Eton)	72/120 60 %	108/171 48 %	41 + 7 veufs 40 %	55/171 31 %	36 20 %		11 15 %
<u>Type 3</u>							
Ekombitié (Béné)			30/198	43/219			

Type 1 : Village en stagnation apparente;  
 Type 2-L : Village en cours d'évolution lente;  
 Type 2-A : Village en cours d'évolution accéléré;  
 Type 3 : Village depuis longtemps soumis à l'évolution.

L'observation de la situation matrimoniale par rapport à la catégorie du village permet de remarquer que le nombre d'hommes célibataires croît avec le degré de stagnation du village, mais elle cache le nombre de célibataires partis en ville. L'exode croît, en effet, avec la pauvreté du village autant qu'à cause de l'autorité des anciens. L'observation du tableau ci-dessus ne décèle pas non plus la migration des jeunes filles vers les grandes villes dans les régions les plus défavorisées et les moins mises en valeur. Dans l'arrondissement d'Essé, en 1963, les célibataires restées au village avaient entre 28 et 40 ans. Considérées comme "vieilles", elles n'arrivaient plus comme leurs jeunes soeurs à trouver en ville, par la prostitution, le moyen d'accumuler quelque argent.

Dans les villages en stagnation, la famille apparaît très fragile. Dans les villages les plus pauvres, les hommes signalent que beaucoup de femmes se sauvent pour rejoindre un plus riche. A Mvong-Monguéné, comme dans de nombreux villages Mvélé où la situation est semblable, les femmes quittent facilement le domicile conjugal. De nombreuses femmes nous ont raconté "avoir eu leurs enfants avec 3 ou 4 hommes différents", ou "être parties 3, 4 et 5 fois de chez leurs maris successifs". A Bikué (village du type 2-L), 53 divorces ont été prononcés entre 1958 et 1963, chiffre important quand on sait qu'il ne s'agit là que d'une toute petite partie des foyers qui se sont séparés pendant cette période.

La fragilité des foyers tient souvent à ce que dans ces villages en stagnation les femmes qui quittent facilement leur mari sont des femmes coutumières, non dotées, que rien ne retient à leur foyer. Dans ces villages les maris ont souvent une conception utilitaire, sinon communautaire de leur femme. Et, malgré le peu d'ouverture des villages, les femmes savent cependant que cela ne correspond pas à une attitude "moderniste".

A Mveng-Monguéné, à Nkolondongo, on assiste ainsi à une désintégration du foyer, en même temps qu'à une destruction de la famille.

Dans les villages en cours d'évolution, la situation n'est pas radicalement différente. Mais, à côté d'une situation qui se dégrade dans les foyers où l'homme veut rester le Chef, on voit un nombre croissant de Chefs de familles restreintes (de 1 à 5) qui essaient d'avoir des comportements conjugaux nouveaux. A Mékimédobo, 8 femmes sur les 18 qui ont été enquêtées osent parler à leur époux, lui demander un conseil et se sentent soutenues par lui dans leurs efforts de promotion. 4 d'entre elles gardent les économies de leur mari et partagent avec lui tous leurs revenus. Elles prennent avec lui toutes les décisions concernant la maison et les enfants. Il faut noter que ces foyers sont de tous âges: jeunes et adultes (jusqu'à 60 ans). Les plus modernistes de ces foyers se retirent encore loin de la famille, lorsqu'ils sont jeunes (en brousse ou au bout du village) pour éviter les critiques continuelles.

L'importance de la polygamie ne semble pas jouer un grand rôle dans l'évolution du village.

Dans les groupes en stagnation, comme à Nkonlongondo, et Mveng-Monguéné, 20 à 25 % des hommes sont polygames: ce sont les Chefs de familles étendues, détenteurs des droits sur leurs vastes plantations, qu'ils font souvent travailler par leurs femmes. La cause de la polygamie est traditionnelle. Dans les villages en expansion, la polygamie varie. Mais chez les Bené, Ewondo, Manguisa, elle progresse depuis quelques années. Ce ne sont pas les vieux qui sont polygames, mais les jeunes, qui ont hérité de leur père une vaste plantation ou se sont fait une "situation".

#### 4 - Les niveaux de vie

La forme et l'importance de l'économie ont une influence considérable sur le développement du village.

Nous avons déjà vu que le mauvais état des routes, la distance des marchés, le manque de moyens de locomotion sont des freins au développement de l'économie. A Mveng-Menguéné, village du type 1, ces facteurs obligent le village à vivre en économie fermée. Les produits non consommés doivent le plus souvent être détruits. Ceux qui sont apportés au marché, après trois heures de marche, se vendent mal et souvent pas du tout, car la demande est très faible.

L'économie régionale et son organisation ont une incidence directe sur le devenir des villages. Dans la région d'Essé, la commercialisation des produits n'étant pas ou mal organisée, le niveau de vie des villageois a baissé plus que monté puisque, par contre, les produits manufacturés augmentent chaque année.

Les revenus moyens annuels des hommes comme ceux des femmes augmentent donc avec l'organisation de l'économie dans la sous-région (marchés-coopératives). On peut remarquer la progression sur le tableau ci-dessous :

V I L L A G E S	R E V E N U S    A N N U E L S		Participation des hommes au budget familial	Déviants
	Hommes	Femmes		
<u>Type 1</u>				
Mveng-Menguéné	5 à 30.000 <sup>(1)</sup>	2.500 à 15.000	1 à 3.000 F.	1 = 48.000 F.
<u>Type 2-L</u>				
Bikué	15 à 20.000 F.	3 à 15.000 F.	0 à 3.000 F.	
Nsan Menduga		6 à 10.000 F.	1 à 6.000 F.	
Ebogo	20 à 125.000 F.	7 à 30.000 (2)	1 à 12.000 F.	(3)
Nkoudandeng	60 à 150.000 F.	2 à 15.000 F.	0 à 3.000 F.	
<u>Type 2-A</u>				
Nkolo	15 à 200.000 F.	6 à 10.000 F.	1 à 5.000 F.	(4)
Mékimébodo	15 à 200.000 F.	3 à 15.000 F.	1 à 5.000 F.	
<u>Type 3</u>				
Ekonbitié	8 à 100.000 F.	2 à 45.000 F. 2 = 96 à 140000	1 à 5.000 G.	

(1) Quelques hommes gagnent entre 40 et 100.000 F. .. /

(2) Quelques femmes gagnent entre 50 et 120.000 F. CFA.

(3) Beaucoup d'hommes sont pêcheurs et vendent leurs poissons au village à des gens venus de Mbalmayo. Les hommes font partie de la Coopérative d'Oscman, qui a un camion pour ceux de la Coopérative. Ils font de plus partie de la Mutuelle des planteurs qui fait des prêts pour l'achat des pulvérisateurs, pour l'achat des engrais et la rénovation de l'habitat.

(4) Beaucoup d'hommes donnent à la place d'une somme une cuvette de cacao à leur femme au moment de la récolte.

Plus le village se développe, plus les ressources des femmes tendent à rattraper celles des hommes. A Ekombitié, on remarque que les femmes gagnent plus d'argent que les hommes. Il est fréquent que la femme, en zone rurale, sache mieux économiser que son mari, dont elle garde les économies quand le mari a confiance en elle. Mais le niveau des revenus à Ekombitié n'est pas sans ambiguïté, car les maris empruntent souvent de l'argent à leurs femmes, ce qui n'est pas sans problème pour l'équilibre du foyer et les relations entre le groupe des hommes et celui des femmes.

La participation des hommes au budget familial est dans les trois catégories de villages extrêmement réduite : 1 à 5.000 F. selon le degré d'entente entre le mari et sa femme. Dans les foyers de type moderniste, où l'on trouve une série de comportements conjugaux nouveaux, le mari donne à sa femme à peu près la moitié de ses revenus, ou bien lui achète à mesure tout ce dont elle a besoin.

Ces foyers de type moderniste se rencontrent dans les villages en cours d'évolution lente ou accélérée, où le degré d'ouverture du groupe villageois permet un certain relâchement de la pression familiale et l'adoption de comportements nouveaux.

Mais dans les villages de type 3 (comme à Ekombitié), lorsque les femmes ont de belles récoltes d'arachides, d'ignames, d'huile de palme, de bananes, qu'elles arrivent à vendre à un bon prix (à l'époque favorable) à Mbal Mayo ou à Yaoundé, leur époux ne participe pas au budget familial. Le rôle est alors renversé: c'est la femme qui aide son mari.

Les sources de revenus, surtout chez les hommes, dépendent du niveau d'évolution des villages.

En principe, le revenu est alimenté par la vente du cacao. Mais plus le village se développe, plus les besoins grandissent chez les habitants, et plus les occupations secondaires font leur apparition. Ces occupations dépendant également du niveau scolaire des individus: boucher, mécanicien, instituteurs, moniteur agricole, tailleur, couturières, infirmiers "de village", commerçants, ont souvent une ébauche de formation spécialisée et un minimum d'alphabétisation. Les revenus et le niveau général du village s'en trouvent rehaussés, ceux qui travaillent ainsi voyant leurs revenus doublés ou triplés.

Pour la majorité des femmes la seule source de revenus est la vente des excédents de produits vivriers et de quelques produits transformés: fougou, batons de manioc, huile de palme, beignets, etc...

Les revenus des jeunes gens sont souvent nuls, c'est la raison qui provoque la migration de beaucoup d'entre eux vers la ville.

#### Forme et importance de l'économie

Dans les villages en stagnation, l'économie est fermée, la production vivrière centrée sur la consommation familiale.

Dans les villages en évolution, le degré d'accélération règle l'ouverture de l'économie, les excédents sont vendus sur les marchés environnants, d'abord pour pouvoir satisfaire les besoins du jour: savon, pétrole, marnites, assiettes, étoffe, sel; puis pour faire quelques économies afin de faire réparer un toit, s'acheter une machine à coudre, payer la scolarité des enfants, l'impôt, etc...

Dans les villages du type 3, quelques hommes accumulent pour investir. L'esprit d'entreprise naît. A Ekonbitié, un ancien mécanicien a ainsi construit un garage pour réparer les voitures, les bicyclettes et les vélo-moteurs du village, un autre a monté un commerce.

Mais, pour la plupart des hommes, la "richesse" a encore une fonction sociale. Il s'agit plus pour eux de se situer par rapport au groupe total, de montrer leur puissance par le nombre de pieds de cacaoyers dont ils sont les propriétaires, que d'avoir un grand rapport, d'accumuler un capital. Leur attitude est concrétisée par l'utilisation qu'ils font de leur argent: le soir de la vente du cacao, ils réunissent leurs amis et parents et boivent ainsi une grande partie de leurs revenus. Les mois suivants, ils dépenseront le peu qui reste en boissons variées. Ils poursuivent ainsi la tradition égalitaire de la société Béti, dont les institutions régulatrices avaient pour but de maintenir l'équilibre social, économique, politique de la société. Ces coutumes souvent inconsciemment rénovées provoquent comme autrefois la destruction des richesses ou leur équitable répartition entre les membres de la famille. On trouve cette attitude masculine, vis-à-vis de leurs revenus dans les villages retirés "en stagnation". Nous avons constaté à Mveng-Menguémé la même attitude chez les femmes qui, à l'occasion de notre arrivée dans le village, ont mené une sorte de bilaba rénové.

Dans ces villages "en stagnation", celui qui essaie de garder pour lui seul son argent est traité de sorcier, mis au ban de la société (plus personne ne lui parle), et perd toute la sécurité que lui assure d'habitude la solidarité familiale.

Avec l'évolution du village, les déviants seront plus tolérés, quoique critiqués, et pourront, en s'isolant quelque peu de la famille, poursuivre leur promotion.

La commercialisation des produits est un des facteurs les plus importants du développement villageois. Elle se manifeste par la naissance des associations et coopératives de vente et d'achat et par la participation des hommes du village.

Dans les villages du type 1, le SINCENTRE est extérieur aux villageois. Presque aucun ne vend son cacao à la Coopérative, car elle ne paie pas tout de suite, mais en trois fois au cours de l'année. Avoir un papier en main n'intéresse pas les paysans. Ils préfèrent vendre moins cher leur cacao à des Grecs qui les paient tout de suite.

Dans les villages du type 2, le nombre des paysans qui vendent leur cacao par la Coopérative augmente. A Ebogo, la coopérative d'Ossessan met à la disposition des coopérateurs un camion. Plus le village se développe, plus les commerçants attirés par la production viennent sur place pour acheter avant les Coopératives. En région Bene-Enoch une Mutuelle des planteurs leur fait des prêts pour augmenter leur production: achat de pulvérisateur, de fumures diverses, et pour améliorer l'habitat. C'est dans cette région que se situent les villages du type 2 et 3.

## 5 - Organisation sociale du groupe villageois

Dans les villages en stagnation apparente, plusieurs situations se présentent. Nous en avons décelé deux : Parfois la structure traditionnelle encore puissante tient en main toute la "situation villageoise". Les jeunes n'ont aucun droit à la parole, ni aux revenus. La solution des récalcitrants est la migration en ville ou chez un oncle maternel dans un autre village. Les anciens refusent toute soumission (comme à Nkolondongo) au Chef hiérarchique administratif, et ne reconnaissent que le Chef traditionnel.

Mais dans d'autres cas, par une fissure, les jeunes se sont introduits sur la place, le niveau de leur formation les aidant à s'organiser et à en imposer. Par un groupe, JAC, ou autre, ils ont acquis auprès des éléments jeunes une certaine confiance et une certaine autorité. Leur rejet total de la structure ancienne les met en opposition constante avec le chef et les anciens, notables et Chefs de familles. Les Anciens abandonnent le combat en apparence. Le déséquilibre s'instaure alors, car par dessous les anciens essaient de saper l'action des jeunes qui sont déjà mal organisés et divisés. A Mveng-Monguénié, la lutte s'est reportée au niveau horizontal entre les éléments jeunes des deux clans du village. "Hommes et femmes" entrent alors dans cette nouvelle lutte et c'est une haine entre les familles qui, finalement, désagrège la société plus qu'elle ne l'anime.

Dans les villes en situation "d'évolution", la structure traditionnelle (le Chef de famille, les anciens, le devin, le guérisseur) et la structure nouvelle (le leader du village, Chef d'un groupe de jeunes ou d'adultes, adjoint au Maire, etc, l'instituteur, l'"infirmier" du village, etc...) coexistent, essayant l'une de développer son action, l'autre de maintenir son influence et son autorité, dans une lutte souvent maîtrisée par l'un des partenaires.

Hommes et femmes, séparément, s'organisent, multiplient les associations qui les aideront à mieux organiser leur travail, leurs ventes, leur rôle social au sein du groupe où des besoins nouveaux naissent: scolarisation, connaissances ménagères, sanitaires, etc... Les deux groupes antagonistes (masculin et féminin) connaissent une vie intense.

Parallèlement, les détenteurs des connaissances et de l'autorité traditionnelles et modernes mènent une action dynamique. Dans ces villages, le rapprochement entre les deux groupes antagonistes se fait par l'intermédiaire des leaders masculin et féminin. Tandis que le leader masculin (à Mékinébedo, un adjoint au maire)



s'intéresse à la promotion des femmes, à leur insertion dans le groupe de ceux "qui comptent", par une formation continue qu'il organise, le leader féminin (la cheftaine ou une responsable d'un groupe féminin) dialogue avec le groupe des hommes parce que le vie du groupe nécessite désormais la coopération: commercialisation des produits, organisation d'une école "sous l'arbre", fêtes communes, etc..

Dans les villages depuis longtemps soumis au changement, la structure traditionnelle s'est plus ou moins ouverte au progrès. Quoiqu'elle reste autoritaire, son crédit baisse auprès d'une population dont le vie s'individualise. Ceux qui peuvent vivre par eux-mêmes, qui ont un emploi en ville, qui ont fait des études, en résumé ceux dont la sécurité augmente, osent affronter directement le Chef. La tension croit donc entre les générations, comme nous avons vu qu'elle augmentait entre les hommes et les femmes. L'équilibre social de ces villages reste très fragile.

Le dynamisme des structures traditionnelles et modernes - Le dynamisme des structures est une condition de survie pour le groupement villageois. On remarque que le dynamisme est souvent alimenté par le but que se fixe le groupe. Ce but peut être, comme en région Manguisa, la lutte contre un Chef trop ambitieux. Mais le but ou l'idéal poursuivi peut aussi être la volonté de survie ou de croissance de deux groupes antagonistes, qui coexistent. Le 4e cas rencontré est celui d'un village où la structure traditionnelle s'est plus ou moins adaptée à la vie nouvelle qui pénètre le groupement villageois, mais le désir de valeurs nouvelles: richesses monétaires, fonctions administratives, etc... provoque un déséquilibre: le village est orienté vers l'extérieur (le nombre de ceux qui travaillent hors du village, tout en y habitant, en témoigne) ainsi que la forme de l'économie, mais la structure traditionnelle n'accepte pas la conséquence d'une telle évolution sur le plan politique. Le Chef et les anciens veulent encore tout régenter. Ils s'opposent aux jeunes qui affichent une autorité toute superficielle.

Facteurs d'unité du village - Dans de nombreux villages, le facteur d'unité est le sentiment d'appartenance ethnique, mais ce sentiment se précise au niveau de la famille et du sexe dans les villages du type 1. Dans ces villages, les cérémonies religieuses collectives, l'obligation de composer avec certains détenteurs d'autorité comme le devin, le magicien, les "sorcières", la résistance de la population aux impulsions venues du dehors sont également des facteurs d'unité.

Dans les villages du type 2, les facteurs d'unité sont le souci de ne pas se faire dépasser ou dominer par le groupe adverse, de construire et agir autant que lui, le désir de développer tout le village ensemble, le souci de maîtriser les tensions entre les deux groupes antagonistes.

Dans les villages de type 3, le facteur d'unité est la mobilité du groupe villageois, tourné vers la promotion individuelle, et qui, pour y arriver, adopte les moyens nécessaires.

Structure familiale - Avec le degré d'ouverture et d'évolution du village la famille s'oriente vers l'individualisation. Dans les villages de type 1, sa pression sur la vie de l'individu est intense. Il ne peut prendre aucune décision sans le conseil de famille et ne trouve son épanouissement et sa raison de vivre que dans la liberté conçue selon la vie communautaire.

La division sexualisée de la société s'étend à toute la vie de l'individu. Les ancêtres ont une grande part dans la vie familiale. C'est avec leur accord que les décisions sont prises, puisqu'ils sont la source de vie de leurs descendants.

Les critères pour "compter" dans le groupe social sont le sexe, l'âge, la connaissance des relations avec les forces et des moyens de maîtrise des différentes forces (y compris celles de la nature), la situation matrimoniale et, pour les femmes, la preuve qu'elles sont dévouées au groupe, qu'elles veulent sa prolongation (par leur fécondité, leur courage au travail, leur capacité de bien nourrir la famille).

Dans les villages de type 2, la famille foyer commence à faire son apparition et à s'imposer, tout en remplissant certaines conditions, comme le recul vis-à-vis de la famille.

La famille villageoise perd de son emprise sur les individus déviants qui, cependant, se réfèrent au Conseil de famille dans tous les événements importants de leur vie.

Par contre, la famille-foyer permet le début de la promotion individuelle; les déviants ne sont plus considérés comme sorciers, ennemis de la société. Ils sont critiqués, mais personne n'ose les attaquer de front, car leur nombre croissant avec le degré d'évolution du village inspire la crainte.

Les rapports hommes/femmes s'orientent à la suite de la naissance des besoins nouveaux vers une coopération et une reconnaissance réciproque. Quelques hommes jeunes aident leurs femmes aux travaux des champs, même dans les semailles d'arachides. Quelques ménages nettoient leurs revenus en commun.

Les ancêtres sont encore respectés, mais l'individu prend plus de liberté à leur égard.

Les critères pour "compter" dans la société s'orientent vers les valeurs nouvelles. Ce sont "le niveau culturel", les connaissances techniques, les relations sociales, l'intelligence, la sagesse (comme autrefois), en résumé ce qu'on appelle "la vie des blancs", et qui représente les connaissances nouvelles.

Les femmes ont une place dans ce groupe "fort" dans la mesure où elles ont prouvé leur capacité et leur dévouement au groupe: organisation des travaux, travail agricole, vente sur les marchés, entretien de la maison, éducation des enfants, capacité de calmer son mari lorsqu'il s'est emporté ou qu'il a trop bu, sont considérés comme des critères pour participer aux rapports qui "comptent".

Dans ces villages, les cheftaines considérées comme les plus capables, sont les intermédiaires entre les femmes et le chef ou les hommes "qui comptent".

Dans les villages de type 3, la famille s'individualise de plus en plus jusqu'à entraîner un certain déséquilibre, la promotion individuelle provoquant de nombreuses tensions dans le foyer.

#### 6. - Niveau intellectuel des villageois

La proximité de l'école et la date de son installation dans la région, l'acceptation de son introduction par les familles, ont été au départ de l'évolution du groupement villageois.

On remarque que dans les villages du type 1, la scolarisation est d'introduction récente, les lettrés représentent 15 % de la population adulte, tous les enfants (80 %) étant actuellement scolarisés. Parmi les jeunes qui sont partis en ville, les trois quarts ne trouvent pas de travail car ils n'ont aucune formation professionnelle. Presqu'aucune fille ne trouve du travail, quoique les villages se vident de leur jeunesse féminine depuis quelques années.

En 1963, à Mveng Menguéné, sur 871 habitants,

- 4 hommes parlent le français,
- 8 hommes ont été jusqu'au CM 2,
- 4 jeunes filles ont le niveau du CM 2,
- 1 garçon fait actuellement des études secondaires,
- 1 fille est en 5e secondaire,
- 35 à 50 % des filles s'arrêtent entre le CE 1 et le CM 2, à la suite de grossesse.

Le village a 1 école d'adultes.

A Nolondongo, sur 588 habitants,

- 7 hommes parlent le français,
- 2 hommes ont leur CEP,
- 1 jeune femme a son CEP,
- 1 homme a le niveau de 3<sup>e</sup> secondaire,
- 4 garçons sont en CM2,
- 2 garçons font leurs études secondaires,
- 4 filles sont à l'école primaire.

l'école primaire est à 8 ou 15 kms par les pistes, l'école secondaire à 50 ou 80 kms, les moyens de locomotion pour s'y rendre se trouvent sur la route à 6 à 10 kms.

Dans ces villages, presqu'aucun homme, sauf un ou deux, n'a reçu une formation professionnelle, agricole ou autre. La distance des écoles et les moyens de les atteindre étant de grands freins à la scolarisation et à la formation professionnelle. Deux ou trois femmes seulement savent coudre.

Dans les villages du type 2, la scolarisation date de 15 à 40 ans. L'ouverture de quelques villageois a obligé depuis longtemps des jeunes gens à aller à l'école; même lorsqu'elle se trouvait, comme à Ekonbitié ou à Nkolo (Manguisa), à 25 ou 40 kms. Ils partaient pour toute l'année s'installer chez un parent dans un village proche de l'école. Les lettrés représentent de 1/5<sup>e</sup> au 2/3 des hommes selon le niveau d'évolution du village. A Bikué, ils sont 45 sur 862, à Nkolo 28 hommes parlent le français, 10 % ont le niveau du CM2, 3 ont le brevet, 16 filles sont scolarisées.

Le nombre de ceux qui ont trouvé en ville un emploi croit, avec leur formation professionnelle. A Ebogo, le Chef de Groupement a son brevet professionnel, et 40/80 hommes imposables parlent le français.

Quelques jeunes filles qui habitent au village ou en ville ont eu une formation professionnelle et sont infirmières (1 ou 2), institutrices, couturières. De plus, l'évolution culturelle du groupe villageois est influencée par la présence de 2 ou 3 instituteurs et souvent par une école à cycle court. Les instituteurs lisent quelques journaux, ont souvent un appareil de radio et réunissent autour quelques amis ou des parents pour écouter les informations.

Enfin, les jeunes qui font des études secondaires (1 à 3 par village), pendant les vacances, provoquent par leur présence une ouverture de leur famille aux connaissances nouvelles.

Les villages de type 3 ne diffèrent des précédents que par le pourcentage des scolarisés (139 hommes et 93 femmes mariées ou jeunes filles, sur 606 personnes à Ekonbitié) et de ceux qui ont reçu une formation professionnelle. Des "spécialistes" s'installent parfois: mécanicien, couturière, tailleur, etc... provoquant une transformation de l'activité villageoise (moins exclusivement agricole).

## 7 - Religions des villageois

Trois stades dans la participation aux différentes religions correspondent aux trois types de villages et semblent évoluer avec l'attitude du groupement vis-à-vis de son accession à une culture nouvelle.

Dans les villages en stagnation, les villageois sont forcés de composer avec les forces religieuses traditionnelles. Ceux qui essayent de se dégager subissent de grandes épreuves, comme la mort d'un des leurs, l'enlèvement simulé d'un enfant (nous y avons assisté), etc... Les femmes utilisent, pour renforcer la puissance des rites traditionnels, des outils et des symboles de la religion des blancs, celle qu'on suppose chargée de pouvoirs "renforçants", puisqu'elle est introduite et prêchée par des blancs, ceux qui détiennent de par leur nature la force en eux. La croix, l'eau bénite sont utilisés dans maintes occasions quand les esprits ont apparu la nuit, lorsqu'ils rôdent autour du village, lorsque les forces de la nature deviennent dangereuses pour la vie des hommes.

La pratique religieuse est active. La messe du dimanche est pour les femmes le lieu de regroupement. Dans ces villages, la religion traditionnelle est orientée vers le retour et la recherche de la fécondité. Les rites sont de purification, de protection contre les forces/d'appel à la fécondité. Les deux religions sont inbriquées l'une dans l'autre. *adverses,*

Dans les villages en évolution, les villageois pratiquent séparément les deux religions; la religion traditionnelle a pour but d'appeler sur eux la protection des esprits. Cette religion, souvent interdite par les prêtres catholiques ou les pasteurs protestants, est suivie clandestinement, et le rôle du prêtre et de la prêtresse reste grand dans le village, même auprès des jeunes. La religion "moderne" commence à être moins suivie par les hommes qui ont constaté qu'elle ne leur procurait pas l'avantage qu'ils attendaient: "devenir un peu comme les blancs". Par contre, les femmes suivent avec assiduité les cérémonies, et font partie en grand nombre des associations pieuses. Elles ont constaté que, depuis son arrivée dans le pays, cette religion leur a procuré une promotion culturelle et sociale.

Dans les villages de type 3, quelques individus abandonnent la plupart des rites de la religion animiste pour ne suivre que la religion chrétienne. Ce sont généralement les militants d'Action Catholique. Mais ils sont peu influents dans un milieu social qui veut ignorer ceux qui l'entourent.

### Conclusion

Il semble que les facteurs initiaux de l'état de stagnation soient : le refus du groupe de s'insérer dans des structures nouvelles (qui lui paraissent une situation de soumission et donc de dégradation), comme à Nkolondongo, chez les Eton, l'isolement du village dans la vie nouvelle: culturelle, économique, sociale, politique, et son impossibilité apparente d'y accéder, comme à Mveng-Menguéné (ou Essaboudou) chez les Mvélé et à Nkolondongo; parfois également la tension mal maîtrisée qui affecte le groupe villageois composé de deux groupes antagonistes, ce qui entraîne le déséquilibre social et finalement total du village.

Ces trois facteurs entraînent le repli du groupe sur lui-même, la perte des valeurs traditionnelles en même temps que le manque de référence à des valeurs nouvelles.

Tout effort paraît sans issue aux plus actifs, puisque les freins à toute évolution: éloignement des routes, inorganisation et éloignement des formations médicales, des écoles, des marchés, bref l'isolement du village leur semblent insurmontables.

Dans la seconde phase d'évolution des villages, on constate que si les moyens de contact avec l'extérieur, si les institutions nécessaires pour la formation des individus et la mise en valeur de leur terroir sont accessibles au groupe villageois, le démarrage s'opère infailliblement. Le degré d'aspiration à une vie nouvelle où le principal critère d'évolution est le degré de scolarisation, provoque ce décollage qui s'accélère à mesure que sont mises en place les institutions: associations, école d'adultes, cours ménagers, agricoles, coopérative, etc..

Ainsi prenons Nékinébodo, village Eton. Si l'on a pu le classer parmi les villages en cours d'évolution, qui "se portent bien", où la dynamique est faite autant des luttes entre les partenaires solidement installés et structurés, que des activités de chacun des groupes antagonistes, les causes en sont: sa situation géographique, la proximité d'un petit centre urbain, des écoles, des marchés, de la Mission; autant de moyens qui ont véhiculé à travers le village des idées nouvelles et lui font connaître depuis de longues années une évolution continuelle. Structures nouvelles et structures traditionnelles coexistent, essayant les unes de se développer, les autres de se maintenir, dans une lutte souvent maîtrisée par l'un des partenaires. Le village connaît une vie masculine et une vie féminine intenses.

L'ambiance du village, son degré d'ouverture, l'accueil qui est généralement fait aux initiatives nouvelles, les connaissances des hommes sur le plan traditionnel ou moderne, suscitent chez les femmes le désir de se maintenir dans cette société en évolution, où leur rôle apparaît comme celui d'un frein ou d'un accélérateur. La concurrence sur les marchés, l'exigence de nouveaux besoins les poussent non seulement à acquérir de nouvelles connaissances, mais aussi à avoir une place nouvelle dans le groupe désormais élargi.

L'exemple des autres femmes, le dynamisme des leaders: cheftaines, Commissaire, Bénvia bidinga, les difficultés de toutes sortes, individus ou événements, sont des occasions de réagir, des stimulants. Hommes et femmes influencent l'évolution des structures villageoises.

La 3e phase dans le processus de l'évolution du groupement villageois semble concrétiser le drame qui eivise actuellement de nombreux Béti urbanisés. Mais il ne semble plus possible au villageois, dont le village a atteint la 3e phase, de rester enformé dans son village. Il sent le besoin de continuer sa formation. L'affaiblissement de l'autorité traditionnelle n'a pas fait place à un nouveau "style" de vie villageois.